

Il faut donc qu'il recule, mais il conservera toujours un pied ici.

Voici donc, je crois, ce qui va se passer.

Maximilien abdiquant après un appel au peuple ; Santa-Anna arrivant comme président à la suite d'une convention avec les Etats-Unis ; l'armée française commençant à rentrer au mois d'octobre, on retirerait ainsi notre drapeau, mais en laissant notre légion étrangère et les bataillons de cazadores que l'on forme.

On continuerait à faire encore des sacrifices d'argent pour l'entretien des troupes, tant pour maintenir la tranquillité que pour augmenter les obligations du Mexique envers nous.

Puis un beau jour les affaires d'Europe étant arrangées, les Etats-Unis se battant entre eux, la France reconnaît le Sud, reprend la direction du Mexique et s'alloue l'isthme des deux Amériques depuis Tehuantepec jusqu'à Panama.

Tout à vous.

H. L.

XCVI

Mexico, le 8 juillet 1866.

Les prévisions que je vous exprimais dans ma dernière lettre ont plus que jamais l'air de se réaliser.

Vous avez su avant l'arrivée de ma lettre la prise de Matamoros.

C'est le dernier coup porté à l'empire. On dit que Matamoros s'est prononcé pour Santa-Anna.

Le dernier courrier nous a apporté la réponse du ministre des finances qui a traité d'*opération légère* les trois forcements de caisse qu'a fait faire le maréchal pour donner deux millions et demi par mois au gouvernement mexicain, et a défendu *formellement* de les renouveler, disant qu'on aurait déjà bien assez de peine à faire accepter aux Chambres les faits accomplis.

Que va-t-on dire lorsqu'on apprendra que nous avons encore fait une avance de deux cent mille piastres pour la continuation des travaux du chemin de fer ?

Il est vrai qu'en vue de nous rembourser nous avons mis l'embargo sur la douane de Vera-Cruz, la seule ressource du gouvernement qui maintenant ne peut plus payer personne.

L'empereur est furieux, à tel point qu'il n'a pas voulu recevoir le maréchal quand celui-ci est parti pour le Nord.

Il y a cinq jours, Maximilien voulait abdiquer. C'est l'impératrice qui l'en a empêché, lui proposant d'aller en France exposer la situation à Napoléon III.

Maximilien a accepté, et la pauvre impératrice est partie hier de Mexico, et s'embarquera sur le paquebot porteur de cette lettre.

Je crains bien pour elle que la pénible démarche qu'elle va tenter n'aboutisse à rien.

Nous ne pouvons continuer à soutenir Maximilien qu'en faisant la guerre aux Etats-Unis, et c'est ce que vous ne voulez pas en France.

Il faut donc absolument qu'il s'en aille, et je crois que cela ne tardera pas.

L'organisation des bataillons mexicains avec des cadres français se poursuit toujours au détriment de nos régiments.

Je crains aussi que de ce côté on n'arrive pas au résultat qu'on se propose.

Comme je vous l'ai dit, le maréchal est parti pour aller dans le Nord. Jusqu'où va-t-il s'avancer ? Que va-t-il faire ?

Nous l'ignorons tous, et peut-être lui aussi, car la position est tellement mauvaise qu'on ne sait en vérité ce qu'il peut y avoir à faire dans l'hypothèse où Maximilien continuerait à rester ici.

D'ailleurs un pareil état de choses ne peut plus durer longtemps, et il est à espérer que prochainement nous aurons une solution quelconque.

Nous attendons le courrier avec une fiévreuse impatience.

Le paquebot américain nous apprend que les conférences sont rompues, que la Prusse a envahi le Holstein, et que Napoléon a déclaré conserver la neutralité, avec la restriction toutefois d'empêcher les autres de s'agrandir.

C'est lui qui s'agrandira et qui reprendra le Rhin.

A l'heure qu'il est, les Prussiens, les Autrichiens et les Italiens sont en train de se frotter.

J'espère que l'Autriche sera en état de résister cette année, et que l'année prochaine la France entrera dans la partie.

C'est ce que je désire le plus, car alors je serai de

retour, et je pourrai faire cette guerre, la plus belle que puisse souhaiter un Français.

En attendant, je vous embrasse de tout cœur.

H. L.

XCVII

Mexico, le 26 juillet 1866.

Aujourd'hui je serai bref parce que la présence du général de Thun à Mexico me suscite de nouveau quantité d'ennuis et de tracasseries.

Le cynisme que tous ces gens-là mettent à nous tirer de l'argent, et leur résistance à nos essais de fourrer le nez dans leur comptabilité, sont vraiment incroyables.

Malgré tous leurs efforts, leurs déprédations commencent à être connues. On sait que de simples officiers ont volé jusqu'à quarante mille piastres (200,000 francs). Comme cela dépassait un peu les bornes, le général de Thun s'est contenté de leur faire donner leur démission, ce qu'ils ont accepté avec joie pour retourner en Autriche jouir du fruit de leurs rapines.

Il résulte de ces malversations que le corps autrichien est perdu de réputation au détriment de ceux qui dans ce corps sont honnêtes, et heureuse-

ment il y en a un grand nombre. Ceux-là souffrent d'un tel état de choses, en sont honteux, et n'ont qu'un seul désir : retourner dans leur pays, afin d'échapper à cette espèce de mépris général qui pèse sur eux.

Tout cela, je l'espère, aura pour conséquence de hâter la dissolution du corps autrichien qui est devenu impossible. Bien qu'il ne compte que six mille deux cents hommes, il coûte à lui seul presque le double de ce que coûtent vingt-huit mille hommes du corps français.

C'est probablement nous (le général Neigre et moi) qui serons chargés de diriger le licenciement et la réorganisation; cette besogne faite, nous restons sans emploi, ce qui me permettra de rentrer en France encore cette année.

Il est à peu près certain qu'on va rapatrier en septembre le 81^e, le 51^e, le 1^{er} zouaves, le 7^e bataillon de chasseurs à pied et les deux escadrons du 5^e hussards, soit plus du tiers de l'armée.

C'est un indice que les prévisions que je vous exprimais dans ma dernière lettre ont beaucoup de chances pour se vérifier, car avec le peu de troupes qui nous resterait, il nous serait impossible de soutenir le système actuel.

D'autre part, le *Journal officiel* a annoncé que Maximilien souffre d'une maladie de foie. Or ici ces maladies ne pardonnent pas; il n'y a que le retour en Europe qui les puisse guérir.

On regarde cette nouvelle comme un avant-coureur du départ du souverain.

Que peut-il faire, en effet? Il n'y a plus un sou;

on ne paie plus personne, et toutes les troupes mexicaines se prononcent contre l'empire.

A Toluca, à quinze lieues de Mexico, la garnison, qui n'était plus payée depuis longtemps, s'est débandée pour battre la grande route, et est venue piller des villages dans la banlieue de Mexico.

Le maréchal est toujours à San Luis de Potosi à ne rien faire. Son absence n'a, dit-on, d'autre motif que celui de ne pas se trouver ici au 15 août.

D'après cette faible esquisse de la situation, vous voyez qu'il n'est guère possible que les choses marchent encore longtemps, et qu'il faut une solution quelconque. Le plus tôt sera le meilleur pour tout le monde, et pour moi en particulier qui vous reverrai avec tant de joie.

En attendant ce bienheureux jour, je vous embrasse.

H. L.

XCVIII

Mexico, le 6 août 1866.

Je ne me rappelle pas si dans ma dernière lettre je vous ai dit que le général Osmont était ministre de la guerre, et l'intendant Friant, ministre des finances.

Ces deux nouveaux ministres font tous leurs efforts pour arrêter le gaspillage et tâcher de mettre un peu d'ordre dans toute l'administration.

Je doute qu'ils y parviennent, car il est à craindre que maintenant il ne soit trop tard. Toutes les ressources étant épuisées, ils se trouvent devant une caisse vide.

On finit par où l'on aurait dû commencer.

Ces nominations ont eu pour conséquence de rejeter au loin les prétentions des Autrichiens qui voulaient manger à deux râteliers, au Trésor français d'abord, et ensuite au budget mexicain.

On ne leur donne maintenant que strictement notre soldé. De là grande rumeur et mécontentement chez eux.

Le général de Thun, vexé de se voir rogner les ongles, et voyant que ses affaires au point de vue militaire vont aussi mal que possible, a envoyé sa démission.

C'est alors que pour le remplacer on nous a donné l'ordre de nous tenir prêts à partir pour Puebla, et ensuite pour le Huesteca, afin d'y prendre la direction des opérations.

Je n'ai jamais reculé devant les positions difficiles, au contraire je les désire; mais il ne faut pas qu'elles le soient au point de devenir impossibles.

Le général Osmont qui, en l'absence du maréchal, nous donne de pareils ordres, prend une grave responsabilité en nous envoyant commander, dans des circonstances désespérées (puisque Tampico vient d'être pris par les dissidents), une troupe autrichienne indisciplinée, mécontente, qui va nous faire

une opposition à outrance, et cela sans un soldat français avec nous.

Aussi je vous prie de croire que je ferai mes réserves avant de partir.

Je demanderai au général Neigre, qui me témoigne toujours autant d'amitié que de confiance, de signer une lettre qui fera retomber sur d'autres que sur nous la responsabilité des échecs qui nous attendent au point de vue militaire et administratif, car j'ai oublié de vous dire que cette partie du territoire mexicain est en état de siège, et que nous devons prendre en main, outre les opérations militaires, la justice et l'administration civile.

Autant je serais heureux d'accepter une telle charge avec des troupes françaises, autant, je vous l'avoue franchement, j'ai d'appréhension avec les troupes autrichiennes qui n'ont qu'un but, l'argent.

Jusqu'à présent rien n'est encore décidé.

L'empereur ne veut pas laisser partir le général de Thun, parce qu'il craint qu'il ne le déconsidère en Autriche. Le général Osmont au contraire veut s'en débarrasser à tout prix. Ce dernier doit voir aujourd'hui l'empereur pour décider la question.

Je pourrai donc vous dire, avant de fermer cette lettre, ce qu'il en sera.

9 août.

Rien n'est encore décidé pour la démission du général de Thun, et par conséquent pour notre départ.

Je suis porté à croire que cette démission du général est une manœuvre pour tirer encore de l'argent à ce pauvre Maximilien. D'un autre côté, celui-ci doit chercher à retenir le général, se rendant bien compte du mauvais effet que son retour produirait en Autriche.

Quoi qu'il en soit, nous sommes toujours dans l'incertitude.

Le général Osmont m'a demandé un projet de réorganisation du corps autrichien. Je le lui ai adressé, et il en a été satisfait. Une commission a été établie pour examiner mon projet.

Cette commission dont je fais partie, et qui est présidée par le général Osmont, se réunit aujourd'hui.

Si le projet est accepté comme je le pense, le général Neigre et moi nous serons obligés de nous rendre à Puebla pour procéder à la réorganisation, ce qui, je suppose, n'aura pas lieu avant l'arrivée du maréchal qui doit rentrer le 20.

En présence de la révolte ouverte, et de l'effervescence qui règne d'un bout à l'autre du Mexique, nous abandonnons Monterey, Saltillo, Durango, Mazatlan et Guaymas, pour nous concentrer sur la ligne de Guadalajara, Zacatecas et San Luis de Potosi.

Ce mouvement, forcé à cause de l'état du pays, et aussi parce qu'on doit embarquer des troupes au mois d'octobre, produit, comme bien vous le pensez, un effet déplorable.

C'est la déclaration de notre impuissance.

Aussi ceux qui s'étaient compromis avec nous,

sont-ils maintenant les plus acharnés contre nous pour se faire pardonner par les autres.

Le nouveau ministère est déjà aux abois, et reconnaît qu'il n'y a rien à faire.

Le général Osmont et l'intendant Friant se mordent les doigts de s'être fourrés dans un tel guépier.

Ce n'était cependant pas difficile à prévoir; mais quand la vanité s'en mêle, elle fait perdre le sens à des gens raisonnables et distingués, et les amène à se conduire comme de vrais enfants.

Leur position est d'autant plus critique que tout va craquer entre leurs mains, et les Mexicains ne manqueront pas de dire : « Vous voyez bien les Français qui se prétendent si malins, ils ne sont même pas si forts que nous, puisque nous avons pu maintenir le navire sur l'eau, tandis qu'eux l'ont laissé sombrer. »

Ils ne diront pas bien entendu que lorsqu'ils étaient aux affaires, il y avait de l'argent et des ressources, et que lorsque le nouveau ministère y est entré, il n'y avait plus un sou dans la caisse.

En tout cas, le général Osmont et Friant se sont conduits bien légèrement.

Je ne sais comment on va prendre leur acceptation; je crains fort qu'on ne soit loin de leur en savoir gré. On m'a assuré que le ministre de France avait protesté contre leur décision.

Enfin de tous les côtés nous ne voyons ici qu'obstacles et difficultés insurmontables. Nous allons nous retirer d'une manière honteuse, après avoir compromis tout le monde, et particulièrement nos nationaux, qui ne regrettent qu'une chose : c'est que nous soyons venus au Mexique.

Si vous ajoutez à cela notre impatience de connaître les nouvelles d'Europe, vous comprendrez que nous soyons dans un continuel état de fièvre. On dit que la France a déclaré la guerre à la Prusse; ce serait un bateau américain qui aurait appris cette nouvelle à la Nouvelle-Orléans. Bien que ce bruit ne soit pas confirmé, il n'y aurait cependant rien d'étonnant à ce que vous ayez vu défiler une armée de cent mille hommes devant votre porte.

Il nous faut encore attendre trois ou quatre jours avant de savoir à quoi nous en tenir.

H. L.

XCIX

Mexico, le 23 août 1866.

Ainsi que je vous l'avais fait pressentir par ma dernière lettre, je pars demain pour Puebla en qualité de chef d'état-major de la division auxiliaire, et en même temps de la deuxième division territoriale.

Le général Neigre est parti ce matin. Moi je reste à Mexico pour la journée afin de tâcher d'obtenir certaines instructions de nature à nous guider sur la ligne de conduite que nous aurons à tenir.

Je rejoindrai le général Neigre demain en doublant

l'étape, ce qui me sera facile, voyageant seul avec mon ordonnance et ayant expédié mes bagages ce matin.

La journée que j'ai passée ici n'a pas été perdue. J'ai fini par amener le général Osmont à se déboulonner avec moi, et à me raconter tous ses ennuis et les difficultés qu'il a avec le maréchal.

Le général Osmont et l'intendant Friant ont assumé sur eux une grande responsabilité en acceptant des portefeuilles au Mexique, lorsque la France paraît décidée à abandonner la question.

Le maréchal a compris la chose, et n'a pas voulu couvrir la responsabilité de ses deux subordonnés en engageant la sienne. De là des tiraillements.

Mais là n'est pas mon affaire : ce qui m'importait le plus était d'avoir avec nous quelques troupes françaises.

A force d'instances, le maréchal que nous tenons au bout du télégraphe à Queretaro, a fini par nous donner un bataillon du 81^e qui part demain, et que nous ne précéderons que de deux jours à Puebla.

C'est un fameux point d'appui dans la position difficile qui nous est faite.

Je vous embrasse de cœur.

H. L.

C

Puebla, le 28 août 1866.

Arrivé hier soir à Puebla, je n'ai que le temps de vous dire que j'ai fait un voyage charmant et sans pluie.

Toutes mes préoccupations ont cédé devant la grandeur et la beauté du pays que j'ai traversé; jamais je n'avais rencontré autant de sites admirables; j'en étais ému et ravi. Je me promets bien de me donner la jouissance d'une ascension au Popocatepetl, si l'occasion s'en présente, et que j'aie quelques loisirs.

Depuis hier soir que je suis ici, j'ai cherché à me renseigner sur une foule de questions. Je n'ai pu obtenir le moindre éclaircissement.

Tout est dans l'obscurité la plus complète, et je ne sais trop comment je vais m'y prendre pour y voir un peu clair.

Je donnerais beaucoup pour être en Europe où, malgré les promesses de paix, je suis sûr que la guerre continuera l'année prochaine, si déjà elle ne suit son cours.

Soyez convaincus que je ne négligerai rien pour pouvoir rentrer. Je brûle d'impatience et aussi du désir de vous revoir, de vous embrasser.

Il y a trop longtemps que je suis loin de vous.

Tout à vous.

H. L.

CI

Puebla, le 9 septembre 1866.

Je n'ai jamais tant travaillé au Mexique que depuis ma dernière lettre.

Ici, je suis seul avec un unique officier français; les officiers autrichiens que j'ai à ma disposition, ne peuvent écrire en français, et ne me servent qu'à traduire les pièces allemandes que je reçois.

Je me trouve comme au milieu de la tour de Babel : dépêches de toute nature, en français, en espagnol, en allemand et même en hongrois, traitant de l'administration civile et militaire; de l'organisation des troupes autrichiennes et mexicaines; de la justice, des finances et, par-dessus le marché, de tous les mouvements de troupes pour tâcher de faire face à l'ennemi qui nous serre de tous côtés.

Aussi, dès six heures du matin, suis-je au travail pour jusqu'à je ne sais quelle heure de la soirée ou de la nuit.

Et encore, si j'avais la satisfaction de faire quelque chose de bien, ce ne serait rien. Mais je sens que j'ai travaillé, comme on dit, pour le roi de Prusse.

Tantôt on nous donne l'ordre de marcher dans telle voie, puis tout à coup on nous arrête.

Malgré ma résolution de n'en vouloir pas trop faire, il y a des questions du moment qui sont urgentes, et qui réclament une solution immédiate, que je suis obligé de donner, sauf à revenir sur ce qui a été fait.

Le faux de notre position est la conséquence de la position générale.

Actuellement, tout le monde *flotte* dans les hautes sphères, sans avoir de direction arrêtée.

Malgré le dire des journaux, je suis convaincu que l'impératrice Charlotte n'a eu qu'une fin de non-recevoir de notre empereur.

Le général Uruga passe aujourd'hui pour aller s'embarquer sur le paquebot français, soi-disant dans le but d'aller chercher l'impératrice à Paris.

D'un autre côté, on affirme que la pauvre femme ne revient pas et que Maximilien fait ses paquets.

Quelle aventure!

En attendant, le premier départ des troupes françaises va s'effectuer le mois prochain. Le 81° est déjà ici et va se diriger sur Orizaba le 20. Il sera remplacé par le 51°, et ensuite par le 1^{er} zouaves, qui doivent aussi partir.

On presse, je crois, ces départs pour obliger Maximilien à s'en aller aussi, en lui montrant qu'on tient ce qui a été arrêté; mais il est entêté et veut nous mettre le plus possible dans l'embarras.

Il restera jusqu'au dernier moment.

En attendant, nous avons évacué Mazatlan,

Guaymas, Durango, Matamoros, et toutes les parties trop éloignées.

Les pauvres Français qui se trouvaient dans ces villes ont été obligés, pour sauver leur vie, de tout abandonner, fortune et intérêts de toute nature.

C'est une débâcle complète, bien triste par tous les malheurs particuliers qu'elle entraîne.

Français et Mexicains maudissent l'intervention française.

Tout ce qui se passe est tellement déplorable que je ne puis croire que nous quittions le Mexique d'une manière aussi honteuse.

Il faudra bien qu'à un moment donné, l'empereur s'en aille; alors j'espère qu'on fera une convention quelconque avec n'importe quel président.

Mais en attendant, tous nos nationaux de l'intérieur auront été assassinés ou ruinés...

Vous savez si j'ai envie de vous revoir! Ce désir est bien augmenté encore par la position si ennuyeuse que j'occupe ici, et par les chances de guerre en Europe.

Vous pouvez donc être assurés que quand je trouverai une occasion honnête de partir, je la saisirai.

Je n'ose vous dire que ce sera cette année, mais pour sûr ce sera au printemps prochain.

Nous attendons des nouvelles d'Europe avec la plus anxieuse impatience; depuis que le télégraphe est établi, nous avons reçu les informations les plus contradictoires: d'abord que la paix était faite; ensuite que la guerre avait recommencé, que la France avait envahi les provinces du Rhin, que

nous avons été battus à Cologne et obligés de nous retirer sur Metz.

Enfin le télégraphe a annoncé de nouveau que la paix a été signée à Prague. Cette dernière nouvelle, qui paraît certaine, me laisse cependant encore un doute. En tout cas, ce ne sera, je pense, qu'une paix provisoire, et la lutte recommencera après l'Exposition.

En attendant que tout se débrouille, et que nous ayons le bonheur de nous revoir, je vous embrasse.

H. L.

Je reçois à l'instant une lettre de Mexico : on me dit que l'obscurité est complète, on ne sait où on en est, et personne n'y voit goutte.

L'empereur, brouillé avec le maréchal, avec le général de Thun, ne veut recevoir ni l'un ni l'autre. Ce dernier est décidé à partir pour l'Autriche.

CII

Puebla, le 27 septembre 1866.

Notre position ici est devenue plus difficile que jamais. Le maréchal nous traite comme des parias n'ayant plus rien de commun avec l'armée française,

car nous n'avons pas le droit de donner le moindre ordre aux troupes de passage.

Cela s'explique.

Le maréchal a été blessé de voir le général Neigre accepter le commandement territorial de la deuxième division, et cependant celui-ci n'a fait qu'obéir aux ordres du maréchal signés au nom de Son Excellence par le chef d'état-major général Osmont.

Nous nous doutions alors de ce qui allait arriver. C'est pourquoi nous sommes convenus à Mexico avec le général Neigre que j'allais préparer à sa signature une lettre au chef d'état-major, dans laquelle j'exposerais les raisons qui ne lui permettaient pas d'obéir aux ordres du ministre de la guerre; que lui général Neigre n'appartient pas à l'empereur, mais bien à l'armée française, et que le maréchal seul pouvait changer son commandement; qu'en conséquence il ne partirait pas sans avoir reçu de lui un ordre formel et des instructions précises nous traçant notre ligne de conduite.

Le lendemain le général Osmont nous a donné l'ordre de partir du maréchal, ajoutant que nous recevions des instructions en route.

Ces instructions, nous les attendons encore.

Il résulte de tout cela que le maréchal a été mécontent de voir que le général Osmont a disposé de nous pour le service du Mexique sans le consulter, et qu'il a fait retomber son mécontentement aussi bien sur nous que sur le général.

Il a forcé le général Osmont et l'intendant Friant à donner leur démission dans les vingt-quatre heures.

Le général Neigre a senti très justement qu'il était

de sa dignité d'écrire au maréchal pour lui exposer dans quelles conditions il avait accepté le commandement territorial.

J'ai fait ressortir dans ma lettre, aussi sage que ferme, que le général n'a accepté cette position que par dévouement, et que maintenant il demande à être relevé.

Le 28.

J'ai été tellement interrompu hier, par des dépêches et des courriers extraordinaires, que j'ai dû m'arrêter, et je n'ai plus que quelques minutes pour terminer ma lettre.

Depuis longtemps le parti de l'empereur est perdu.

Le nouveau ministère conservateur qu'il a nommé a été fort mal accueilli.

Partout les troupes mexicaines se prononcent.

Il y a quinze jours nous en avons averti le maréchal, lui proposant les moyens d'arrêter l'insurrection.

Il ne nous a même pas répondu.

Hier une troupe mexicaine excellente s'est encore prononcée.

Elle est partie comme amie à la rencontre d'un convoi autrichien de soixante-dix hommes, et les a tous massacrés à l'exception de quatorze.

Nous avons prévu tout cela; nous l'avions dit, et à Puebla nous n'avons pas un homme pour faire face au danger qui nous entoure de tous côtés.

Le maréchal est très inquiet. Il comprend enfin

qu'en voulant mettre le feu à la maison de Maximilien pour le forcer à en sortir, il a communiqué le feu à la sienne propre.

Il nous envoie à marches forcées un bataillon français qui nous arrivera après-demain. Ce bataillon arrivera certainement à temps pour nous empêcher de nous laisser enlever dans Puebla; mais nos communications seront coupées, et il est bien possible que cette lettre ne vous parvienne pas.

D'après tout ce qui précède, je pense que l'empereur verra qu'il ne peut plus tenir, qu'il abdiquera, que nous ferons un plébiscite d'où résultera un armistice avec les libéraux, et que nous rentrerons tous cette année, sauf à revenir plus tard pour faire purement et simplement la conquête du Mexique, chose par laquelle nous aurions dû commencer.

En attendant que nos prévisions se réalisent, je vous embrasse, et vous recommande de ne pas vous inquiéter.

H. L.

CIII

Mexico, le 9 octobre 1866.

La suscription de ma lettre vous fait voir que je suis rentré à Mexico.

Je vous ai déjà fait connaître par le dernier